

+

PREMIÈRE PARTIE

Mexico, 1929-1931

(VB)

+



ISLA PIXOL, MEXIQUE, 1929

AU COMMENCEMENT ÉTAIENT LES HURLEURS. Ils démarraient toujours leur tapage dès la première heure de l'aube, juste au moment où l'ourlet du ciel commence à blanchir. Un seul d'entre eux donnait le signal du départ : un gémissement cadencé, forcé, régulier comme une lame de scie. Le vacarme en réveillait d'autres à proximité qui, à leur tour, se mettaient à vociférer au rythme du même air monstrueux. Bientôt les formidables hurlements de gorge étaient renvoyés par d'autres arbres, plus loin le long de la plage, jusqu'à ce que la jungle tout entière ne soit plus qu'une masse d'arbres rugissants. Comme cela était au commencement, cela est tous les matins du monde.

Le garçon et sa mère croyaient que c'étaient des diables aux yeux en soucoupes qui criaient dans ces arbres, qu'ils se disputaient le droit territorial de consommer de la chair humaine. La première année, après être venus s'installer au Mexique dans la maison d'Enrique, ils se réveillaient tous les jours à l'aube, terrifiés, au son des hurlements. Parfois elle dévalait le long couloir carrelé et apparaissait à la porte de la chambre de son fils, cheveux défaits ; ses pieds dans le lit comme des poissons glacés ; le couvre-lit au crochet qu'elle

enroulait autour de leurs corps comme une toile d'araignée. Elle écoutait.

La vie ici aurait dû être un livre d'histoires. C'est ce qu'elle lui avait promis, dans la froide petite chambre là-bas en Virginie, Amérique du Nord : s'ils fuyaient au Mexique avec Enrique, elle deviendrait peut-être la femme d'un homme riche et son fils serait le jeune seigneur, dans une hacienda entourée de champs d'ananas. L'île serait encerclée par un ruban de mer brillant comme un anneau de mariage et, quelque part sur le continent, se trouvait son joyau, les champs de pétrole d'où Enrique tirait sa fortune.

Mais le conte de fées était *Le Prisonnier de Zenda*. Il n'était pas un jeune seigneur, et sa mère, après de longs mois, n'avait toujours pas été demandée en mariage. Enrique était leur ravisseur, il observait leur terreur d'un œil indifférent en avalant son petit-déjeuner. « Ces hurlements, ce sont les *aullaros* », disait-il, alors que de ses doigts bagués il dégageait sa serviette blanche de son anneau d'argent, la posait sur ses genoux et attaquait son petit-déjeuner avec son couteau et sa fourchette. « Ils se hurlent après pour délimiter leur territoire avant de partir chasser leur nourriture. »

Leur nourriture, ce pourrait être nous, se disaient la mère et le fils, blottis dans la toile d'araignée du couvre-lit, à écouter la marée montante des démons qui hurlaient de toutes leurs dents. *Tu ferais bien d'écrire tout ça dans ton carnet*, disait-elle, *l'histoire de ce qui nous est arrivé au Mexique. Et quand il ne restera de nous que des os, quelqu'un saura où nous avons disparu*. Elle proposait de débiter ainsi : Au commencement étaient les *aullaros*, assoiffés de notre sang.

Enrique avait vécu toute sa vie dans cette hacienda, depuis que son père l'avait construite et, à coups de fouet, avait fait planter ses champs d'ananas aux *Indios*. Il avait appris très

jeune l'utilité de la peur. Il attendit donc une année avant de leur dire la vérité : les hurlements, c'est juste des singes. Il ne les regardait même pas en leur annonçant cela, il n'avait d'yeux que pour les œufs dans son assiette. Il cachait un sourire de mépris sous sa moustache, une bien piètre cachette. « N'importe quel Indien ignorant dans ce village les connaît. Et vous aussi vous les connaissiez, si vous sortiez le matin au lieu de rester terrés dans votre lit comme une paire de fainéants. »

C'était vrai : ces bêtes étaient des singes à longue queue, qui mangeaient des feuilles. Comment de tels hurlements pouvaient-ils provenir de quelque chose d'aussi manifestement ordinaire ? C'était pourtant le cas. Le garçon se mit à sortir furtivement au petit matin et apprit à les repérer, là-haut dans le voile de branches plaqué sur le ciel blanc. Des corps laineux repliés sur eux-mêmes, cherchant l'équilibre dans le balancement des ramures, leurs queues se dépliant pour caresser les branches comme des cordes de guitare. Parfois les femelles berçaient leurs bébés, nés à des hauteurs précaires, agrippés à la vie.

Les démons des arbres n'existaient donc pas. Et Enrique n'était pas vraiment un roi mauvais, il n'était qu'un homme. Il ressemblait aux minuscules figurines qu'on voit sur les gâteaux de mariage : la même tête ronde, les cheveux luisants séparés au milieu, la même petite moustache. Mais la mère du garçon n'était pas la mariée miniature et, bien sûr, il n'y a pas de place sur ce gâteau pour un enfant.

Après cela, quand Enrique voulait le ridiculiser, il n'avait même plus besoin de mentionner les démons, il se contentait de rouler des yeux en direction des arbres. « Le diable ici c'est un garçon qui a trop d'imagination », disait-il généralement. C'était comme un problème de mathématiques, le garçon en

avait mal à la tête parce qu'il n'arrivait pas à trouver quelle partie de l'équation posait problème : être un garçon ou avoir de l'imagination. Enrique pensait qu'un homme qui réussit n'a pas besoin d'imagination du tout.